

24^e dimanche ordinaire 2004-C

Dans l'eucharistie de ce dimanche, Dieu vient nous dire

→ qui il est pour nous

→ et ce que nous sommes pour lui.

Nous sommes son bien qu'il avait perdu, son fils, sa fille aimés. Il a souffert de nous voir nous éloigner de lui. Il est maintenant heureux de nous serrer dans ses bras (évangile).

Comment ne pas crier de joie, pleins de reconnaissance, comme Paul qui s'est senti pardonné à Damas (2^e lecture) !

Et comment ne pas prier, pendant cette messe, pour tous ceux qui sont loin du Seigneur, en l'interpellant avec l'audace de Moïse (première lecture).

Lecture du livre de l'Exode (32,7-11.13-14)

Le peuple a péché : Dieu le menace de mort...

C'est Moïse qui intercède pour son peuple...

Le visage du Dieu de miséricorde ne se révélera qu'au terme d'une lente évolution spirituelle dont Jésus sera le sommet.

Moïse était encore sur la montagne du Sinaï.

Le Seigneur lui dit :

"Va, descends, ton peuple s'est perverti, lui que tu as fait monter du pays d'Égypte. Ils n'auront pas mis longtemps à quitter le chemin que je leur avais prescrit ! Ils se sont fabriqué un veau en métal fondu. Ils se sont prosternés devant lui, ils lui ont offert des sacrifices en proclamant : 'Israël, voici tes dieux, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte !'"

Le Seigneur dit encore à Moïse :

"Je vois que ce peuple est un peuple à la tête dure. Maintenant, laisse-moi faire ; ma colère va s'enflammer contre eux et je vais les engloutir ! Mais de toi, je ferai une grande nation."

Moïse apaisa le visage du Seigneur son Dieu en disant :

"Pourquoi, Seigneur, ta colère s'enflammerait-elle contre ton peuple, que tu as fait sortir du pays d'Égypte par la vigueur de ton bras et la puissance de ta main ? Souviens-toi de tes serviteurs, Abraham, Isaac et Jacob, à qui tu as juré par toi-même : Je rendrai votre descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel, je donnerai à vos descendants tout ce pays que j'avais promis, et il sera pour toujours leur héritage. »

Le Seigneur renonça au mal qu'il avait voulu faire à son peuple.

La scène raconte le grand péché d'infidélité du peuple

élu quand, fatigué du Dieu invisible, il se fit de lui

une image qu'on pouvait voir, toucher ;

quand il se fabriqua une divinité en métal fondu,

inspirée du dieu égyptien, le **boeuf Apis**

que la Bible, par dérision, appelle un **veau** !

Et cela au moment où Moïse était encore sur la montagne pour recevoir de Dieu les signes de l'Alliance sacrée !

Alors la colère de Dieu s'enflamme contre eux,

et il va les engloutir.

L'auteur prête à Dieu des sentiments tels qu'un père de ce temps-là pouvait les éprouver quand son fils l'avait blessé.

Jésus corrigera cette image d'un Dieu encore rude,

par la belle et émouvante figure du père de l'enfant prodigue (évangile).

Moïse s'efforce alors d'apaiser Yahvé.

Comme il s'y prend ! « *Pourquoi ta colère s'enflammerait-*

elle contre ton peuple ? »

Remarquez ce : « *ton peuple* », celui dont tu es particulièrement responsable, que tu "dois" protéger ; celui que tu as fait sortir d'Égypte, de l'esclavage.

Tu ne vas pas te contredire en l'écrasant après l'avoir délivré !

Le lectionnaire saute un argument qui ne manque pourtant pas d'habileté :

« *Tu veux détruire ton peuple ?*

Mais alors, que vont dire les païens ?!

quelle mauvaise image tu leur donnes de toi-même,

celle d'un Dieu méchamment habile, qui sort les siens d'une mauvaise passe pour les jeter dans une pire !?? »

Puis Moïse rappelle à Dieu qu'il a juré, promis de donner le pays de Canaan à son peuple ;

juré aux grands patriarches Abraham, Isaac et Jacob.

Il doit donc tenir sa promesse !

Quelle confiance, quelle audace !

Il n'hésite pas à « coincer Dieu » dans ses apparentes contradictions, à le prendre par son côté faible, son amour pour son peuple !

Ainsi l'essentiel est dit : nous sommes le peuple de Dieu, le sien propre.

et ce sous la figure encore imparfaite d'un Dieu coléreux et qui change d'idée, qui renonce au mal déjà décidé !

Il ne nous laissera pas choir,

même si toutes les apparences nous sont contraires, même si l'Église semble en train de perdre l'avenir... même si je me crois rejeté de Dieu...

Ainsi ces versets préparent-ils l'évangile

celui du berger qui cherche sa brebis perdue,

celui de la femme qui retrouve sa pièce d'argent

celui et du père qui attend son fils prodigue.

Psaume 50 [51]

Oui, je me lèverai, et j'irai vers mon Père.

Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour,
selon ta grande miséricorde, efface mon péché.
Lave-moi tout entier de ma faute,
purifie-moi de mon offense.

Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu,
renouvelle et raffermis au fond de moi mon esprit.
Ne me chasse pas loin de ta face,
ne me reprends pas ton esprit saint.

Seigneur, ouvre mes lèvres,
et ma bouche annoncera ta louange.
Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est un esprit brisé ;
tu ne repousses pas, ô mon Dieu, un cœur brisé
et broyé.

Mon Dieu, je suis ton enfant.

J'ai confiance en ton amour, en ta grande miséricorde.

Aussi, pendant cette eucharistie, je crie :

*Pitié pour moi. Efface mon péché, lave ma faute ;
purifie-moi, crée en moi un cœur pur,
afin que je puisse célébrer les saints mystères.*

Car la vraie célébration, le vrai sacrifice sont au-delà des rites; ils se célèbrent avec un esprit brisé et repent.

*Aussi, Seigneur, ouvre mes lèvres pour l'action de grâce,
et ma bouche annoncera ta louange.*

1ère lettre de St Paul à Timothée (1,12-17)

Paul raconte :

- comment il a découvert la miséricorde
- et combien il doit maintenant en être témoin !

Je suis plein de reconnaissance
pour celui qui me donne la force,
Jésus Christ notre Seigneur,
car il m'a fait confiance
en me chargeant du ministère,
moi qui autrefois ne savais que blasphémer,
persécuter, insulter.

Mais le Christ m'a pardonné :
ce que je faisais, c'était par ignorance,
car je n'avais pas la foi ;
mais la grâce de notre Seigneur
a été encore plus forte,
avec la foi et l'amour dans le Christ Jésus.

Voici une parole sûre,
et qui mérite d'être accueillie sans réserve :
le Christ Jésus est venu dans le monde
pour sauver les pécheurs ;
et moi le premier, je suis pécheur.

Mais si le Christ Jésus m'a pardonné,
c'est pour que je sois le premier en qui
toute sa générosité se manifesterait ;
je devais être le premier exemple
de ceux qui croiraient en lui
pour la vie éternelle.

Honneur et gloire au roi des siècles,
au Dieu unique, invisible et immortel,
pour les siècles des siècles. Amen.

Pendant les deux prochains mois nous lisons dans les Lettres de Paul à Timothée.

Avec celle à Tite elles sont dites **pastorales**, parce qu'elles s'adressent à des pasteurs, des chefs de communautés.

Les premiers témoins de l'Évangile sont morts en bonne partie, il faut structurer pour assurer l'avenir. La mystique des débuts fait place aux "mandements d'évêque".

La première lettre est intéressante par ses précisions sur les ministères, problème actuel s'il en est.

On gagnera à les lire en son privé (chapitre 3), le lectionnaire les ayant malheureusement omises dans sa sélection.

Paul jette un regard sur son passé et se laisse aller à la confiance :

*Moi qui autrefois ne savais que blasphémer, persécuter,
insulter - j'ai été saisi par Dieu, la grâce a été plus forte.*

Moi qui suis pécheur. Dieu m'a pardonné.

*Plus, il m'a fait confiance en me chargeant du ministère de
l'évangélisation.*

Que Dieu est bon ! Rendons-lui grâce !

Cette expérience personnelle, Paul l'appuie sur un petit Credo, tel qu'il en existait déjà de son temps,

* Il l'introduit par une **phrase-type** que nous retrouvons souvent dans les lettres pastorales :

« *Voici une parole sûre et qui mérite d'être accueillie
sans réserve* (voir encore Tm 2,11 au 28e dimanche).

* **Quant au petit résumé de foi**, le voici :

« *Christ Jésus est venu dans le monde
pour sauver les pécheurs* ».

« *Il est venu me sauver, moi le premier, qui suis
pécheur* ».

« Pécheur » est à prendre au sens plus radical

= vivre sans le Christ Jésus.

Sans lui, notre vie s'en va à la mort, la seconde, la définitive.

Avec lui Je suis sauvé.

C'est sûr, et il me faut accueillir cette parole sans réserve, dans la joie de l'action de grâce, plein de reconnaissance.

C'est bien là le motif profond et le grand contenu de l'eucharistie (action de grâce) ;

et le « *honneur et gloire au Roi des siècles...* » semble bien un morceau de la liturgie paulinienne, elle-même inspirée de la prière juive en diaspora.

Quand donc serai-je surpris, émerveillé d'avoir été saisi par le Christ ? Lui qui m'a fait confiance !
A moi, pécheur !

Acclamation

Alléluia, Alléluia.

*Toi qui es bon et qui pardones,
toi qui recherches la brebis égarée,
rends-nous, Seigneur, la joie d'être sauvés.
Alléluia.*

Évangile selon saint LUC (15,1-32)

Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter.

Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : *"Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux !"*

Alors Jésus leur dit cette parabole :

❶ *"Si l'UN DE VOUS a 100 BREBIS et en perd une, ne laisse-t-il pas les 99 autres dans le désert pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ?*

Quand il l'a retrouvée, tout joyeux, il la prend sur ses épaules, et, de retour chez lui, il réunit ses amis et ses voisins ; il leur dit :

'Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis, celle qui était perdue !'

Je vous le dis :

c'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de conversion.

❷ *Ou encore, si une FEMME a 10 PIÈCES d'argent*

et en perd une, ne va-t-elle pas allumer une lampe, balayer la maison, et chercher avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve ?

Quand elle l'a retrouvée, elle réunit ses amies et ses voisines et leur dit : « 'Réjouissez-vous avec moi car j'ai retrouvé la pièce d'argent que j'avais perdue !'

De même, je vous le dis :

il y a de la joie chez les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit."

❸ Parabole du fils perdu (« lecture longue »...)

« Un évangile dans l'évangile », a-t-on dénommé ces trois paraboles de la miséricorde : celle du berger qui retrouve sa brebis, celle de la femme qui retrouve sa pièce d'argent, celle du père qui retrouve son fils prodigue.

L'occasion en est donnée par la conduite de Jésus.

elle est jugée scandaleuse aux yeux des pharisiens et des scribes : *il fait bon accueil aux publicains et aux pécheurs !*

Race dont il devrait pourtant se garder.

Les publicains, nommés en premier ; ils exerçaient le métier malhonnête de « douaniers-percepteurs-extorqueurs », d'où l'ostracisme particulier qui leur avait retiré les droits civils.

Et les voilà qui viennent à Jésus pour l'écouter.

Tenez-vous bien, pas l'un ou l'autre seulement, TOUS ! C'est donc qu'il parlait un langage qui leur allait au cœur.

Alors tombe l'accusation : il leur fait bon accueil !

"Que l'homme ne fréquente ne fréquente pas l'impie, fût-ce pour étudier avec lui la sainte Écriture", demandait un précepte rabbinique.

Mais Jésus fait pire : il mange avec eux et contracte ainsi une impureté légale.

C'est donc au nom de la loi, de la foi (de la leur) qu'ils accusent : Cet homme ! Ce qui dit assez leur mépris.

Alors Jésus, à la manière orientale, au lieu de fourbir des arguments, leur raconte une histoire, une parabole dont ils n'auront pas de peine à saisir la pointe.

Une ? En fait il y a 3, bâties cependant sur un schéma identique et contenant, toutes trois, le même enseignement. Nous commentons ici les deux premières, la troisième l'ayant été au quatrième dimanche du Carême, année C.

LES 2 PREMIERES PARABOLES

1/ La situation

Un berger a 100 brebis.

Ce n'est pas énorme, comparé aux milliers qu'avaient les riches. Une de perdue, cela compte !

Une femme a 10 drachmes.

(voyez comme Luc, quand il le peut, ne manque pas de mettre en valeur la femme !)

C'est bien toute sa fortune.

Elle en perd une, l'équivalent d'une journée de travail.

Pour elle, la perte est importante.

2/ La « perte »

Déjà, Jésus nous explique comment Dieu voit le pécheur

:

le pécheur est quelqu'un « que Dieu a perdu ».

Il appartient à Dieu pour lequel il est précieux.

Quelle valeur, cet homme !

C'est l'avoir de Dieu qui se perd !

Jésus ne dissimule ni n'enjolive le péché :

le pécheur est bel et bien dit tel.

Dieu le considère :

- non pas d'abord comme enfreignant une loi (c'est ainsi que le voyaient les pharisiens),

- mais comme son avoir qu'il a perdu.

Déjà, la première lecture nommait l'infidèle Israël :

"ton peuple".

Dieu ne veut pas laisser le pécheur se perdre définitivement.

3/ La recherche

* La brebis : il faut qu'il aille le chercher (on comprend mieux ici le mot si fréquent : "Il faut que le Fils de l'homme"....

Il laisse là les 99 autres brebis, comme si elles avaient moins d'importance en face de ce désastre : une de perdue!

Il cherche, et pas seulement en un rapide tour d'horizon, mais avec ténacité, jusqu'à ce qu'il la retrouve.

* La pièce : la femme est dite balayer la maison, chercher avec soin.

➔ Jésus n'a-t-il pas été jusqu'au bout de sa peine, qu'à la croix ?



4/ La joie

Et voyez ce qui se passe quand il l'a retrouvée :

« *il prend la brebis sur ses épaules* ».

Elle est épuisée, elle n'en peut plus, la pauvre !
Ce geste tendre a tellement frappé la jeune Église
que les fresques et statues d'un jeune berger,
une brebis serrée autour de son cou,
comptent parmi les représentations les plus anciennes
du Christ ;
elles étaient aussi familières, alors,
qu'aujourd'hui nos crucifix. → → →



5/ L'invitation

Il est tellement joyeux,
qu'il invite ses amis et voisins
(la femme, ses amies et voisins
pour leur dire :

« *Réjouissez-vous avec moi !* »

Les sentences rabbiniques prêtaient à Dieu une bien autre
joie

*"C'est une joie pour Dieu quand ceux qui l'ont mis
en colère disparaissent du monde". !!!!!*

On mesure à ces deux joies, la distance entre le Dieu des pharisiens et celui de Jésus.

Vraiment, ce n'est pas le même Dieu !
Le ciel se réjouit ! Même les anges de Dieu participent
à sa joie. Quoi de plus grand !

Attention ! Ici encore, le péché n'est pas innocenté, bien au contraire.

C'est qu'il doit être effroyable, si la conversion d'un seul
pécheur provoque, par réaction, un tel soulagement.

Attention ! Que dans le ciel on se réjouisse pour un seul
converti plus que pour 99 justes, ne veut évidemment
pas

dire que Jésus aime moins Marie et les saints,
des justes s'il en est !!

Mais cela se passe comme dans une famille
où la maladie d'un enfant a causé tant de cauchemars
que, à la guérison, la joie se porte entière sur lui,
sans que l'on pense à féliciter les autres d'être en bonne
santé. Mais ils sont aimés tout autant !

Quel Dieu !

Car c'est de Dieu qu'il s'agit, c'est lui le personnage
premier.

C'est son attitude vis-à-vis du pécheur qui nous est décrite,
sa peine, son angoisse pour son bien qui tient à coeur, qui
lui est si précieux.

C'est lui qui est montré cherchant jusqu'à ce qu'il ait
trouvé.

C'est lui qui est dît joyeux des retrouvailles.

Oui, Dieu est ainsi,
et l'on n'a pas de peine à comprendre pourquoi les
pécheurs venaient - tous - écouter cette bonne nouvelle !!

« *Prier les paraboles* »

Michel HUBAUT ofm

Quelle histoire pour une brebis perdue !

Après tout, perdre une brebis
quand on en possède plus de cent,
ce n'est pas une catastrophe !

Mais pour toi, Seigneur,
plusieurs milliards d'êtres humains
n'empêchent pas chacun d'être unique à tes yeux.

Seigneur,
toi qui rencontres, sans jamais te lasser,
les pécheurs, les publicains, les prostituées,
les malades et les petites gens...
élargis mon regard si limité,
moi, qui ai déjà du mal à reconnaître les gens de mon
quartier

Seigneur,
toi, qui par ton regard, tes gestes, ta vie tout entière,
révèles, à chacun, que le Règne de l'amour
s'est approché de lui,
ouvre mon cœur si étroit,
afin que, même perdu dans l'anonymat des foules,
aucun visage ne me soit jamais insignifiant.

Seigneur,
accorde-nous le courage de faire les premiers pas
pour aller à la rencontre de tous les égarés.

Egarés dans les déserts de l'alcool,
égarés dans les déserts de la prostitution et des prisons,
égarés dans les déserts de la solitude
et de l'angoisse,
égarés dans les déserts des pseudo richesses
ou des mondanités,
égarés dans les déserts du temps perdu
ou du temps gâché.

**Seigneur,
accorde-nous cette intime et divine conviction
que tout homme est unique !**

Alors nous aurons le courage
de sortir de l'ombre de nos clochers
pour oser rencontrer tant d'hommes et de femmes,
exclus, déçus, sceptiques ou hostiles
qui vivent en marge de toute religion.

Accorde-nous assez de respect et de délicatesse
pour être signes, humbles et discrets
que, pour eux aussi,
le Règne de ton amour est arrivé.

③ **Jésus dit encore :** “Un homme avait deux fils.
Le plus jeune dit à son père :
‘Père, donne-moi la part d’héritage qui me revient.’ Et le père fit le partage de ses biens.
Peu de jours après,
le plus jeune rassembla tout ce qu’il avait,
et partit pour un pays lointain
où il gaspilla sa fortune
en menant une vie de désordre.

Quand il eut tout dépensé,
une grande famine survint dans cette région,
et il commença à se trouver dans la misère.

Il alla s’embaucher chez un homme du pays
qui l’envoya dans ses champs garder les porcs.
Il aurait bien voulu se remplir le ventre
avec les gousses que mangeaient les porcs,
mais personne ne lui donnait rien.

Alors il réfléchit :
‘Tant d’ouvriers chez mon père
ont du pain en abondance,
et moi, je meurs de faim !

Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai :
« Père, j’ai péché contre le ciel et contre toi.
Je ne mérite plus d’être appelé ton fils.
Prends-moi comme l’un de tes ouvriers. »

Il partit donc pour aller chez son père.
Comme il était encore loin, son père l’aperçut
et fut saisi de pitié ;
il courut se jeter à son cou
et le couvrit de baisers.

Le fils lui dit :
‘Père, j’ai péché
contre le ciel et contre toi.
Je ne mérite plus d’être appelé ton fils...’



Mais le père dit à ses domestiques :
‘Vite !

Apportez le plus beau vêtement pour l’habiller,
Mettez-lui une bague au doigt
et des sandales aux pieds !
Allez chercher le veau gras, tuez-le,
mangeons et festoyons.

Car mon fils que voilà était mort,
et il est revenu à la vie ;
il était perdu, et il est retrouvé.’
Et ils commencèrent la fête.

Le **FILS AÎNÉ** était aux champs.
À son retour, quand il fut près de la maison,
il entendit la musique et les danses.
Appelant un des domestiques,
il demanda ce qui se passait.

Celui-ci répondit :
‘C’est ton frère qui est de retour.
Et ton père a tué le veau gras,
parce qu’il a vu revenir son fils en bonne
santé.’

Alors le fils aîné se mit en colère,
et il refusait d’entrer.
Son père, qui était sorti, le suppliait.

Mais il répliqua :
‘Il y a tant d’années que je suis à ton service
sans avoir jamais désobéi à tes ordres,
et jamais tu ne m’as donné un chevreau
pour festoyer avec mes amis.
Mais, quand ton fils que voilà est arrivé,
après avoir dépensé ton bien avec des filles,
tu as fait tuer pour lui le veau gras !’

Le père répondit :
‘Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi,
et tout ce qui est à moi est à toi.
Il fallait bien festoyer et se réjouir ;
car ton frère que voilà était mort
et il est revenu à la vie ;
il était perdu, et il est retrouvé !’”

La prière d’intercession

Les nombreuses interventions de Moïse en faveur du peuple infidèle (Ex 33,14 ; Nb 13,13...), l’exemple d’Abraham (Ex 18,16), la prière d’intercession d’Esther en faveur de son peuple (Est 4,17), celle des soldats en faveur de leurs camarades tombés au champ de bataille (2 M 12,41-46 l’intervention de Marie à Cana (Jn 2,1-5) la prière de la communauté pour Pierre en prison (Ac 12,5), Paul qui encourage sa communauté à prier pour les dépositaires de l’autorité (1 Tm 2,2), pour les frères croyants (Ep 6,18) et tant d’autres exemples - viennent de la conviction qu’un frère peut aider son frère (notre communion des saints).

Ils sont à l’origine de nos prières d’intercession : la prière universelle de nos dimanches, les mémento des vivants et des morts dans les prières eucharistiques, les grandes oraisons du Vendredi saint, etc...

HOMÉLIE Dimanche 16 septembre 2007 Par le Père Jacques Fournier (Infocatho)

Lectures et psaume de ce vingt-quatrième dimanche chantent la réconciliation de Dieu et de l’homme.

La première lecture met en valeur la médiation de Moïse;

le psaume, la contrition;

la confession de saint Paul, la gratuité du pardon divin.

Dans l’Evangile, la première parabole de la brebis perdue et retrouvée, insiste sur la joie du pasteur.

ISRAËL ET LES PAÏENS

La parabole de l’enfant prodigue nous explique les étapes de l’éloignement et du retour aussi bien chez le plus jeune fils que chez son frère aîné.

Elle va plus loin que la parabole de la brebis perdue ou de la drachme égarée, puisqu’elle nous montre comment le pécheur lui-même participe à son pardon.

Ce sont en effet des personnes qui sont en jeu, avec leur propre liberté et leurs réactions qui évoluent au fil du temps : le père et les deux frères.

Elle a une deuxième signification. Le frère plus âgé, désigne Israël comme ce fut le cas de la parabole des ouvriers embauchés à la vigne. Il s’agit de l’accès des païens à l’Evangile et de la fermeture d’Israël qui avait tout reçu, l’Alliance et la bonté de Dieu (première

lecture du livre de l'Exode). Ce thème est fréquent chez saint Luc et souvent repris par saint Paul.

Ce n'est pas ce thème que nous nous proposons de développer ici, mais plutôt la situation dans laquelle s'est placé le fils prodigue et dans laquelle nous nous mettons aussi quand nous nous laissons aller au péché.

DU FOND DE MA MISÈRE

Le fils est parti en emportant sa part d'héritage : "Ce qui est à toi est à moi." a-t-il fait comprendre à son père.

Au moment du retour, le père dira ces mêmes mots à son frère, non pas dans une attitude de possession mais dans une attitude de partage et de donation, alors que le plus jeune l'avait vécue comme une séparation pour une appropriation.

En quittant la maison paternelle, le prodigue se voulait être maître de lui-même et de ses biens. Avec le temps et le gaspillage, il a vu que ce qu'il pensait être sa propriété, la vie l'en "désappropriait". Il ne lui reste bientôt plus rien, pas même sa propre identité de fils. C'est ce que d'ailleurs, un jour ou l'autre, tout homme découvre en son péché.

Du fond de ma misère, du fond de ma faiblesse qui tourne son regard vers moi ? Qui me donne un peu d'estime, un peu d'amour ? Je touche le fond de moi-même, je m'enlise, vers qui puis-je tendre la main, entouré de tant d'indifférence ? La solitude m'environne de silence et ce vide m'angoisse. Je ne connais plus l'amour. D'ailleurs l'ai-je vraiment jamais connu ? Mais, du fond de la peine, la mémoire du cœur murmure un espoir d'amour : " Chez mon père !..." (Luc 15. 17) Il ne me reste que mon père.

AU COEUR DE SON AMOUR

L'enfant, prodigue de son appropriation gaspillée, s'est enfin décidé à revenir mais il est craintif du comment vivre la rencontre. Pourra-t-il redevenir ce qu'il était avant le départ. Il le voudrait bien et il prend un « biais ». C'est déjà beaucoup d'être « à la maison paternelle ».

Il prépare un « scénario » de retour, en répétant ce qu'il pense pouvoir être dit dans la situation qui est la sienne. Il n'osait envisager un retour vécu dans l'amour qu'il croyait avoir brisé par son égoïsme possessif. Son espoir n'était que de retrouver de quoi manger et de quoi vivre : une place parmi les ouvriers... il n'est plus digne d'être admis comme un fils. Nous sommes bien ainsi dans des circonstances analogues, devant Dieu.

C'est d'une autre nourriture que son père lui offre de vivre à lui qui est resté son fils, même si le fils ne pouvait imaginer que son père était rester pleinement son père. C'est une autre place qu'il lui redonne, celle qui, malgré l'absence, est restée la sienne au cœur de sa famille. C'est la part d'héritage qui ne disparaît pas comme les choses matérielles : l'amour.

Son père ne lui dit rien. Les bras, dans lesquels il le serre, sont plus qu'une réponse. Ils empêchent que le fils d'achever sa demande. Le père l'a interrompu dès qu'il entendit le mot de fils. Il lui découvre l'immense richesse ce que son fils avait ignoré au jour de son départ.

La joie peut éclater : "Mon fils est revenu à la vie." Tout n'avait disparu pas dans ce pays lointain : la richesse, les illusions, la dignité de soi-même : "Les gousses que mangeaient les porcs." Car l'amour lui ne disparaît jamais (1 Cor. 13. 8). D'ailleurs nous pourrions commenter cette parabole en scandant les paroles de saint Paul dans cette lettre aux Corinthiens.

QUI SOMMES-NOUS ?

Cette parabole nous concerne. Sommes-nous l'enfant prodigue ? sommes-nous le frère aîné ? car notre vie, ma vie, est proche de la leur, soit l'une, soit l'autre.

En fait, l'aîné s'est tout autant éloigné de son père. Il est resté sur place, c'est tout. Il se juge comme un serviteur et non point partenaire intime d'une famille. D'ailleurs le reproche qu'il fait à son père en dit long en ce domaine : "Ton fils que voilà !"

Mais le père l'invite lui aussi à retrouver et à rejoindre l'amour qui est au cœur de la famille : "Toi, mon enfant ... ton frère ... tout ce qui est à moi est à toi." Celui que j'avais perdu est ton frère et mon fils. Il doit être tout autant au cœur de ton amour, de ta joie, de ton accueil. Ouvre-lui les bras, toi aussi. Je suis votre père à tous deux.

Dieu est fidèle qui recrée sans cesse ceux qu'il aime. Nous qui sommes en quête de l'absolu de la vie, nous nous égarons dans des impasses. Et comme il est difficile de revenir en arrière sur le chemin pour y retrouver la vie que nous avons perdue ! Parce qu'il est le refus de vivre une attitude de fidélité aimante, le péché ferme trop souvent le cœur de l'homme.

Dieu, lui, garde son cœur ouvert à l'amour. "Le Christ m'a pardonné. Ce que je faisais, c'était par ignorance. Je n'avais pas la foi. Mais la grâce de Notre-Seigneur a été plus forte, avec la foi et l'amour dans le Christ Jésus." (saint Paul à Timothée 1. 14)

A la lumière de cette parabole, nous pouvons relire aussi les paroles de Jésus au soir du Jeudi-Saint, comme il le dit à ses disciples : "Je vous ai dit tout cela en paraboles." (Jean 16. 25)

Elles sont proches de ce que dit et vit le père à ses deux fils : " Tout ce qui est à moi est à toi comme tout ce qui est à toi est à moi." (Jean 17. 10) dit-il à son Père dans la prière qui précède son départ à Gethsémani, au moment même où il nous réconcilie par le don de sa vie. C'est ce que Jésus, le Fils de Dieu fait homme est venu nous dire en partageant notre vie afin que nous communions à la sienne.

La robe de fête pour le retour ? "Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée pour qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux comme toi en moi pour qu'ils parviennent à l'unité parfaite... tu les as aimés comme tu m'as aimé." (Jean 17. 23)

"Dieu créateur et maître de toutes choses, regarde-nous, et pour que nous ressentions l'effet de ton amour,

accorde-nous de te servir avec un coeur sans partage." (Prière d'ouverture de la messe)

HOMÉLIE 2004

En cette messe de rentrée, les lectures de ce jour nous font revenir à la source de notre foi, en nous plongeant - c'est le sens du mot "baptême" - dans l'amour trinitaire. Le baptême chrétien est un baptême reçu au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Le Père...

Celui qui est au centre des 3 paraboles proposées à notre méditation en ce dimanche, et notamment de la dernière, que nous n'avons pas lue tout à l'heure, mais qui est très connue et que l'on appelle souvent de manière impropre : "la parabole du fils prodigue". Car dans cette histoire, la figure principale n'est pas en réalité le fils, mais le père. Car c'est bien le père qui laisse partir le fils librement, sans le chasser ni lui courir après. C'est le père qui voit le fils sortant de sa misère avant même que celui-ci le voie. C'est le père qui court à sa rencontre et interrompt la confession de sa faute et l'accueille sans lui demander des comptes, sans le soumettre à quelque épreuve que ce soit, sans exiger des conditions préalables ou lui faire des leçons de morale. C'est encore le père qui organise une grande fête, au mécontentement de celui qui est resté sagement à la maison.

Dieu le Père, Celui dont l'amour nous déconcerte car il fait lever son soleil sur les bons comme sur les méchants. Dieu libre qui nous veut libres. Dieu créateur qui nous veut créateurs. Dieu qui a donné à tous les hommes un cœur capable d'aimer. Il est l'horizon ultime de notre vie, lui qui en est le créateur.

Voilà qui donne un sens à notre vie... et même à notre mort. Croire en Dieu le Père de tous les hommes n'est pas une spéculation gratuite, une croyance tout à fait neutre ! Cela nous engage au contraire, dans notre commune et dans les relations familiales ou professionnelles, à montrer par nos actes qu'est vrai ce que nous chantons souvent dans nos églises : "Tout homme est une histoire sacrée.... L'homme est à l'image de Dieu".

Le Fils...

Ce Jésus de Nazareth venu, nous dit St Paul, pour sauver les pécheurs. Ce Jésus qui s'adresse à des hommes pécheurs pour leur confier le ministère de la réconciliation. Visage, parole et gestes de Dieu en notre histoire d'hommes, il vient donner du goût à notre vie, nous invitant nous-mêmes à être sel de la terre. Témoin d'un Dieu illogique et même injuste si nous nous identifions au fils aîné de la parabole ou aux ouvriers de la première heure dans une autre parabole, son Évangile devient véritablement bonne nouvelle si nous nous reconnaissons dans la brebis égarée, le fils cadet ou les ouvriers de la dernière heure.

La foi au Fils, là encore, n'a rien d'une spéculation métaphysique sans lien avec notre vie concrète. Reconnaître en Jésus le Christ, c'est vouloir vivre ce qu'il a vécu, être convaincu qu'il y a plus de joie à

donner qu'à recevoir, que le pardon peut être autre chose qu'un signe de lâcheté.

L'Esprit...

Celui qui saisit les prophètes, celui qui rend présent le Jésus du passé, celui que nous invoquerons sur le pain et le vin pour qu'ils deviennent le corps et le sang du Seigneur, celui que nous invoquerons aussi sur notre assemblée disparate pour en faire l'Église, le corps du Christ.

Croire en l'Esprit Saint, c'est accepter que sa vie soit sans cesse bousculée par la passion de Dieu et la passion des hommes. Croire en l'Esprit qui assiste l'Église nous engage à être des pierres vivantes de notre paroisse. Croire en l'Esprit Saint, c'est refuser d'être un simple figurant dans l'assemblée des chrétiens, c'est dire "nous" pour parler de l'Église, c'est vouloir donner avec les autres baptisés une visibilité à notre Église locale, c'est œuvrer pour qu'elle soit accueillante à tous les hommes et fidèles à l'Évangile du Christ.

Frères chrétiens, Dieu le Père offre un sens à notre vie et même à notre mort. Jésus, le Fils, donne saveur et joie à notre existence pour que le monde ait le goût de Dieu. L'Esprit Saint nous donne force et courage pour construire un monde plus humain et une Église transparente à l'Évangile. Tel est bien l'enjeu du baptême que toutes et tous nous avons reçu, ou nous nous apprêtons à recevoir, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

TOUS NOUS VIVONS DU PARDON Père Raymond DEVILLERS, o.p. 2010

La parabole aujourd'hui !

Un jeune raconte : « Ce n'est pas que mon père était méchant mais, vous savez, quand on a 20 ans, être bombardé de bons conseils et de remontrances, on en a marre ! D'autant qu'il était catho, alors sa religion et son Église, j'en avais par-dessus la tête. La messe, il y a longtemps que je l'avais larguée : je n'y comprenais rien. Et puis rien que de voir la tête des pratiquants ???!... Bref, j'en ai eu ras-le-bol : j'ai dit à mon père que j'étais un adulte, que je voulais faire ma vie à ma guise. Curieusement, il n'a pas refusé ma demande : il m'a même donné une très jolie somme. Quelques jours après, j'ai acheté une bagnole de luxe et je me suis tiré. Sans remords. Sûr de ne plus jamais revenir dans cette caserne où j'étouffais. Voyages, boîtes de nuit, drogues, ... : je pouvais enfin m'offrir tout ce luxe que les films m'avaient montré depuis mon enfance. Jouir de la vie, ne plus obéir à des ordres, être débarrassé de la vieille morale, ne plus avoir de comptes à rendre. Ni Dieu ni Maître ! Être libre, quoi ! C'était la joie parfaite. Je m'éclatais avec les copains. Et puis un jour la tuile ! Le fric vous file entre les doigts, on ne se rend pas compte, et un jour, la dêche ! Rien. Chercher un job (je n'avais pas de métier) : dur, dur ! Enfin un gars me proposa de garder ses porcs. Puanteur ! Et il payait très mal. À peine de quoi vivre. Le pire, c'était l'isolement. Vous savez, quand on est fauché, plus de filles pour courir derrière vous, plus de copains ! C'était la m.... Je n'avais pas trouvé l'amour que je cherchais, j'étais exploité par un salaud de patron, je n'avais plus d'amis. Et je crevais de faim ! La

débâcle totale. C'est alors que le souvenir de la maison de mon enfance m'est revenu : je revoyais les ouvriers en train de casser la croûte gaiement. J'ai hésité longtemps et enfin je me suis décidé : je rentrerai chez mon père, je lui sortirai un petit boniment en lui demandant de me nourrir. En chemin, mille fois, j'ai eu la tentation de rebrousser chemin. Rentrer, c'était avouer ma défaite, mon orgueil en prenait un coup. Mais quelle autre solution ? Et puis, mon père, comment allait-il me recevoir ? N'allait-il pas s'emporter, m'engueuler, me chasser ? J'allais tête basse, ruminant mon humiliation. Quel air j'avais avec mes guenilles, ma crasse et cette odeur des cochons qui m'imprégnait !

Et alors, vous savez ce qui s'est passé ? Jamais je n'aurais cru ça possible. J'approche, je devine la vieille ferme là à l'horizon... Soudain, j'aperçois une silhouette s'élançant à ma rencontre : mon père ! Avec sa canne, il trottait comme il pouvait - à son âge ! Je veux fuir croyant qu'il va me rouer de coups. Eh bien non : il arrive, il me regarde - avec quelle tendresse ! -, il me serre dans ses bras en sanglotant. "Mon petit ! Mon petit !..." et il m'entraîne vers la maison en ne cessant de me regarder, de rire et de pleurer. Gêné, je lui sors le boniment que j'avais préparé : "Père, j'ai péché contre toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils...". J'allais dire : « Et traite-moi comme un ouvrier ». Là il me coupe et il lance aux domestiques qui, stupéfaits, contemplaient la scène : "Allons, vite ! Apportez le plus beau vêtement, mettez-lui une bague au doigt, des sandales neuves aux pieds...Tuez le veau gras : mangeons et festoyons car mon fils était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé". C'est alors, voyez-vous, que j'ai enfin compris DIEU ! Jadis, je le voyais comme une Puissance qui m'accablait avec ses ordres, qui m'agaçait avec sa religion, qui me cassait les pieds avec sa morale...Ici à présent, je découvrais l'Amour en personne. Aucun reproche, aucune engueulade ! Rien que le bonheur que je sois là. Et l'envie folle de faire disparaître toutes les traces de mon passé : en quelques minutes, j'étais redevenu le fils de la maison. Je découvrais, ébahi, qu'enfin je trouvais chez Lui tout ce que j'avais cherché ailleurs sans pouvoir le conserver et je comprenais ce qu'est la liberté. Pas comme je l'avais cru bêtement : suivre mes envies, assouvir mes passions. Mais être aimé et aimer.

Heureuse faute qui m'a permis de changer complètement, de découvrir mon père - Dieu - non comme un juge mais comme un ami, de comprendre enfin combien j'étais aimé. Il ne m'avait pas fait rechercher pour me ramener de force à la maison car il ne voulait pas d'un esclave. Il avait suffi seulement que j'ose faire quelques pas vers lui, que je murmure "J'ai péché", que je me reconnaisse coupable. Petit, j'expérimentais que toute faute était suivie d'une réprimande, d'un châtiment : maintenant je découvrais que l'aveu est la porte qui permet de découvrir l'immensité de l'amour. Qui est MISERICORDE.

Ah, je ne vous ai pas parlé de mon frangin : j'avais un grand frère qui était resté à la maison, travaillant de tout son cœur, obéissant au père. On ne s'était jamais beaucoup aimé. Quand on lui a annoncé que j'étais revenu et que notre père avait organisé un banquet pour fêter mon retour, il a piqué une colère folle et a refusé d'entrer. Quand père est sorti pour le prier de se joindre à nous, il a craché : « Voilà tant d'années que

je te sers ! je ne t'ai jamais désobéi et quand ce fou revient qui a dépensé tout le fric avec des p..., tu fais la fête en son honneur !! ???" Père a cherché à le calmer : « Mon petit, je t'aime tant ! mais ton frère est en vie, il faut fêter ça !" Il a hurlé : "JAMAIS !" et il est resté dehors ».

Le grand poète Péguy qui avait abandonné l'Eglise puis un jour s'était converti, disait de cette parabole : « Et quand on l'entend pour la 100ème fois, c'est comme si c'était pour la première fois ».

Êtes-vous loin de Dieu ? Il vous attend. Avez-vous commis des bêtises, des crimes ? Dieu vous attend. Vous n'avez pas de regret ? Dieu vous attend. Non : LE PÈRE. Il suffit que vous ayez désir de VIVRE, que vous reveniez à la maison. Déjà la fête est prête. Vous allez enfin découvrir QUI EST DIEU, qui EST LE CHRIST qui vous offre le pardon, et ce qu'est l'Église. Vous y recevrez ce que vous cherchiez en vain ailleurs : la véritable liberté, les relations d'amour renouées.

Vous êtes un bon chrétien, pratiquant, honnête, pieux ? Très bien. Mais soyez attentif : vos frères et vos sœurs désirent revenir. Ils ne savent comment faire. Allez-vous les renvoyer comme des souillures... ou les accueillir ? Vous ne pouvez prétendre aimer Dieu si vous ne partagez pas sa joie de pardonner au frère. N'ayez aucun orgueil de vos pratiques et joignez-vous à la Joie folle de Dieu.

TOUS nous avons à convertir notre image de Dieu TOUS NOUS VIVONS DU PARDON. L'Eucharistie est la fête des pécheurs pardonnés. Quand vas-tu y revenir, frère perdu et tant attendu ?...